

**Les Sciences de l'Information et de la Communication
dans le monde arabe Réflexions sur les difficultés
d'émergence d'une discipline**

Sadok Hammami

► **To cite this version:**

Sadok Hammami. Les Sciences de l'Information et de la Communication dans le monde arabe Réflexions sur les difficultés d'émergence d'une discipline. Revue Tunisienne de communication, 2005, 1 (45). <sic_00001746>

HAL Id: sic_00001746

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00001746

Submitted on 4 Apr 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Sciences de l'Information et de la Communication dans le monde arabe

Réflexions sur les difficultés d'émergence d'une discipline

Sadok Hammami

Institut de Presse et des Sciences de l'information

Ce texte est une réflexion sur les évolutions de la recherche en Sciences de l'Information et de la Communication dans le monde arabe. Il se veut une invitation à l'ouverture d'un débat sur la situation actuelle de cette discipline à un moment où l'on constate des évolutions significatives du statut des médias et de la communication, qu'incarnent les développements actuels du paysage médiatique arabe. La multiplication des enseignements universitaires et notamment des formations doctorales qui ouvrent la voie à une nouvelle génération de chercheurs qui s'apprête à intégrer le champ des Sciences de l'information et de la communication rend urgent d'un autre côté ce débat essentiel pour le développement de cette discipline.

Ce débat a été en réalité déjà engagé mais il est resté sporadique, rare et limité. Plutôt que d'ouverture, c'est de continuation donc qu'il s'agit. Car le débat a été interrompu par ceux là mêmes qui l'ont initié.

Evitant, autant que possible l'exercice du bilan qui doit être collectif pour être légitime, ce texte est surtout une réflexion première plus qu'une analyse systématique, un regard personnel, même s'il prétend engager une réflexion épistémologique. Il se veut aussi un appel à tous ceux qui pensent pouvoir étudier les médias, l'information et la communication sans s'encombrer des

questions essentielles de l'identité, de la dynamique, des courants et des modèles théoriques de la discipline à laquelle ils appartiennent.

La réflexion que nous proposons part du constat selon lequel les Sciences de l'Information et de la Communication (nous utiliserons le terme SIC, pour les désigner) ne se sont pas encore constituées comme champ scientifique, malgré leur institutionnalisation depuis quelques décennies et le nombre plus ou moins important de recherches produites par les chercheurs appartenant à cette discipline. Les réflexions qui se sont intéressées à la question du statut des SIC dans le monde arabe ont d'ailleurs relevé les faiblesses institutionnelles, théoriques et méthodologiques de cette discipline.

Cette situation est d'abord la conséquence d'une représentation dominante exclusivement techniciste et instrumentale de la communication partagée par les élites politiques, administratives, intellectuelles et académiques et notamment les chercheurs se réclamant des SIC⁽¹⁾. Une représentation qui empêche l'émergence de la communication comme «*objet de pensée*» (Bernard Lamizet,) ou «*objet de connaissance*» (Bernard Miège). Réduite à sa dimension technique et médiatique, la communication a toujours été étudiée d'un point de vue instrumental, techniciste et institutionnel (droit, contenus, effets...). La perception de la communication chez les chercheurs arabes correspond ainsi à la représentation des médias chez les élites politiques qui les considèrent comme instrument de gestion, de contrôle et de changement de la société.

Dans le monde arabe, les SIC fonctionnent aujourd'hui comme un champ déstructuré, éclaté et travaillé par des logiques souvent contradictoires (politiques, idéologiques, scientifiques, institutionnelles...) empêchant leur constitution comme champ scientifique. Cette situation, dont nous allons décrire les causes, a constamment affaibli la position des chercheurs face aux discours idéologiques et d'expertise et a minimisé la visibilité de leurs discours. Elle crée aussi, chez les étudiants engagés dans des recherches doctorales, le sentiment que le champ est «*vierge*». Confrontés à un savoir occidental qui ne cesse d'insister sur «*l'importance théorique*» de la communication, ces jeunes chercheurs s'interrogent sur l'état actuel de la recherche arabe dans le domaine des médias et de la communication, sur ses apports et ses courants théoriques majeurs. S'engageant dans le champ des SIC et découvrant les débats théoriques et épistémologiques qui structurent ailleurs les SIC et ils n'hésitent pas à exiger des réponses aux questions qu'ils se posent déjà sur les démarches théoriques dominantes, les positionne-

ments épistémologiques de chercheurs arabes, les méthodes et les objets de recherche qu'ils utilisent⁽²⁾. En ce sens, nous voudrions que notre réflexion soit une médiation entre des générations séparées par la défaillance d'une communauté où l'on reçoit, examine et critique les héritages. Les chercheurs, jeunes ou moins jeunes, sont ainsi réduits à l'état d'individus solitaires et privés de mémoire collective que les échanges auraient pu alimenter.

En fait, si nous nous retrouvons démuni pour répondre aux questions que posent ces jeunes chercheurs, c'est parce que nous sommes confronté à la rareté des réflexions épistémologiques, bilans individuels ou collectifs et états des lieux sur la situation actuelle des SIC dans le monde arabe. La rareté, voire l'absence de démarches réflexives et épistémologiques des chercheurs, est sans doute un des traits les plus caractéristiques de la situation des SIC dans le monde arabe, où dominant ce que nous pouvons appeler les *postures minimalistes*, libérant le chercheur de toute obligation de réflexivité sur l'objet de ses recherches, les modèles théoriques et les méthodes qu'il utilise pour étudier les phénomènes d'information et de communication. Cette *posture minimaliste* repose sur un *lien mou* aux SIC, en tant que discipline. Faire de la recherche sur les médias et la communication revient en général à utiliser une méthode monographique pour étudier l'institution, sociologique pour étudier les effets de tel ou tel média sur tel ou tel public et l'analyse de contenu pour saisir le sens véhiculé par les médias. Il est possible ainsi d'engager des recherches sur les institutions, les contenus et les effets, sans jamais se soucier de la construction d'un objet de recherche spécifique aux SIC. Il est d'ailleurs étonnant de constater la facilité avec laquelle, les jeunes chercheurs «*trouvent*» des objets de recherche qui sont souvent l'étude de l'effet d'un média ou l'analyse d'un contenu médiatique. En fait, héritant de cette «*insensibilité*» dominante à l'impératif de *construction des objets de recherche spécifiques au SIC*, ces jeunes chercheurs demeurent, à l'instar de la majorité des chercheurs confirmés, prisonniers d'une pratique routinière qui empêche toute forme d'innovation au niveau des objets de recherche, des modèles théoriques et des méthodes. La *posture minimaliste* a «*l'avantage*» ainsi de livrer au chercheur un réservoir indéfini de sujets de recherche. Elle rend problématique la distinction nécessaire entre discours scientifique, politico-administratif et d'expertise.

L'indifférence pour la réflexion épistémologique chez les chercheurs arabes est d'autant plus importante à relever que les SIC sont justement une «*discipline*» ou «*interdiscipline*» en cours de constitution et que des débats importants traversent la communauté des chercheurs dans d'autres pays

sur l'identité de cette (inter) discipline, ses rapports aux autres disciplines, ses objets, ses méthodes et ses modèles théoriques. Les chercheurs arabes, esquivant consciemment ou inconsciemment, ces problèmes font comme si ils appartenaient à une discipline stabilisée.

Cette réflexion que nous proposons sur l'état actuel de la recherche arabe sur les médias et la communication et plus particulièrement sur le statut des SIC s'organisera autour de quatre axes :

– D'abord, nous engagerons une analyse de l'état actuel des SIC dans le monde arabe. Nous nous appuyerons, dans ce sens, sur une série de réflexions sur les SIC réalisées par des chercheurs arabes au cours des années 80 et 90. Nous tenterons dans ce sens d'inventorier et de décrire ce que nous appelons les logiques responsables de l'*éclatement* du champ des SIC dans le monde arabe. On pourrait cependant nous contester le choix du monde arabe (et non la Tunisie ou le Maghreb) comme cadre d'observation des savoirs et des pratiques des SIC. Ce choix s'impose, en réalité, naturellement. Le cadre national de la Tunisie par exemple n'est pas pertinent pour parler des SIC. Les chercheurs tunisiens, dont une minorité publiée en France, se positionnent surtout dans un cadre arabe et rarement dans un contexte maghrébin. Les problématiques et les préoccupations des chercheurs tunisiens, qui publient plutôt en langue arabe, s'inscrivent dans le contexte arabe.

– Nous tenterons ensuite de définir les orientations générales d'une réflexion épistémologique sur les possibilités d'une reconstitution des SIC dans le monde arabe. Cette réflexion concerne à la fois les pratiques individuelles et collectives des chercheurs. Sur le plan individuel d'abord, ces orientations générales concernent le travail épistémologique sur les concepts, les modèles théoriques, les méthodologies qu'utilisent le chercheur. En effet, la communication doit émerger comme « *objet de pensée* » : « *La communication est un fait social et politique majeur qu'il convient d'analyser de façon critique, comme un fait, qui pour n'être pas récent – tant s'en faut- n'en montre pas moins, aujourd'hui, les signes d'un développement tout à fait particulier. Il s'agit d'un ensemble de concepts, de méthodes, de nature à appréhender, dans toute sa dimension théorique, un fait auquel nous voudrions rendre toute son ampleur et toute son importance, pour ne pas le réduire à un marché ou à un ensemble d'illusions ou de supercheries. La communication devrait devenir un objet de pensée* »⁽³⁾.

Les démarches collectives sont essentielles pour la communauté des chercheurs et le développement scientifique des disciplines. Elles s'incarnent

dans les débats collectifs sur les projets scientifiques et la structuration de la discipline. « *La construction des disciplines, affirme Bernard Miège, est faite d'affrontements et de consensus, de périodes de discussion intenses et approfondies, et d'autres où les malentendus et les conflits dominent : la légitimité scientifique ne s'acquiert que progressivement, et même sur la longue durée, elle est toujours susceptible d'être remise en cause* »⁽⁴⁾.

Ce double travail individuel et collectif est au fondement d'une restructuration du champ des SIC dans le monde arabe sur la base de logiques scientifiques, favorisant l'émergence et l'accumulation des connaissances scientifiques. Il incitera les chercheurs à questionner leurs pratiques et les savoirs qu'ils produisent, à s'interroger sur le sens de leur appartenance aux SIC et sur le statut de leurs discours dans la société.

Nous nous appuyons, pour montrer l'importance de ce double travail individuel et collectif, sur le cas des SIC en France. Le choix de l'exemple français n'est pas fortuit : la majorité des enseignants chercheurs évoluant dans le champ des SIC en Tunisie ont accompli leurs études doctorales en France. De même, la plupart des étudiants tunisiens qui poursuivent des études doctorales en SIC sont inscrits dans des universités françaises.

Nous proposerons enfin quelques orientations générales d'un renouvellement scientifique des recherches arabes sur la communication.

Le lecteur trouvera aussi une bibliographie indicative portant sur l'épistémologie des SIC dans le monde arabe et en France.

1. Les SIC dans le monde arabe : les logiques de l'éclatement

Les premières réflexions sur les savoirs et les pratiques des SIC dans le monde arabe ont été réalisées relativement tôt, c'est-à-dire au début des années 80. Elles se sont attachées à décrire les tendances majeures des recherches et ont constitué plutôt des initiatives individuelles, rares et partielles.

Pour Mohammed Talel, les SIC sont, dans le monde arabe, en retard par rapport aux sciences humaines et sociales. Ce retard est le résultat, entre autres, d'une représentation des médias et de l'information comme « *ensemble de pratiques professionnelles ne prétendant pas au statut de champ scientifique* »⁽⁵⁾. Cette représentation empêche, ainsi, toute fondation scientifique. Les médias et l'information apparaissent comme moyens et instruments et non comme un champ où sont appliqués les concepts et les théories des scien-

ces sociales et humaines. Cette situation explique l'absence de « *tout effort académique susceptible de délimiter un cadre pour des recherches fondées sur une approche scientifique des médias et de l'information* ». Partant d'une vision plutôt interdisciplinaire des SIC, mais sans pour autant la nommer en tant que telle, comme « *ensemble composé de toutes les différentes sciences lié à la compréhension de l'action sociale* » Mohamed Talel constate « *l'absence dans le monde arabe de réflexions étudiant de façon scientifique les questions de l'information et de la communication* ».

Le bilan que propose Mohammed Talel retient une série de faiblesses constitutives des SIC. Il relève en effet l'intérêt faible pour la recherche sur les médias et la communication et les limites méthodologiques et théoriques des recherches arabes. Selon lui, les études arabes sont quantitativement faibles, *narratives* et sans fondement scientifique.

Mohammed Talel constate au terme de son bilan non seulement l'absence d'un quelconque apport arabe aux SIC mais aussi une « *vérité misérable* » qui s'incarne dans la pauvreté des études, recherches et ouvrages portant sur les questions de l'information et de la communication, situation d'autant plus étrange, selon lui, que l'enseignement de l'information a débuté à l'université égyptienne depuis 1930.

La réflexion de Mohammed Talel est pourtant symptomatique des contradictions qui travaillent les chercheurs arabes. Elle reflète des logiques contradictoires et antagonistes qui empêchent l'émergence des SIC comme champ scientifique autonome et organisé en tant que discipline. Tout en dénonçant l'absence d'un intérêt scientifique et académique pour les médias et l'information », Mohammed Talel donne, en effet, une définition idéologique, instrumentale et quasi-politique des SIC, en contradiction avec ce qu'il réclame : « *l'objectif de la recherche scientifique est donc, dit-il, d'œuvrer au succès du processus médiatique et de ses applications pour faire réussir les programmes de développement et de renforcer le processus politique qui sert le développement et le progrès* ».

Youssef Ben Romdhane considère, de son côté, que les recherches arabes sont « *modestes sur le plan théorique, méthodologique et épistémologique* ». Elles sont relativement importantes d'un point de vue quantitatif mais leur « *valeur scientifique est limitée* ». La responsabilité de cette situation incombe, selon Youssef Ben Romdhane, à la première et deuxième générations (mais sans les situer dans le temps : qui sont-elles ?) qui étaient « *incapables de mettre en place un cadre théorique et méthodologique unifié* »⁽⁶⁾. Le « *suivisme* »

théorique et méthodologique des chercheurs arabes est aussi un facteur responsable des carences des recherches arabes : « *les productions les plus importantes... ne sont que des travaux qui reproduisent de façon presque automatique les théories et recherches américaines* ».

Le troisième texte auquel nous allons nous référer est une réflexion collective. Les auteurs de ce texte intitulé « *Les recherches scientifiques dans les domaines de la radio et de la télévision dans le monde arabe* »⁽⁷⁾, reconnaissent eux aussi les limites de l'apport arabe à la compréhension des médias et de la communication. S'appuyant sur l'expérience tunisienne, ils situent ces limites à plusieurs niveaux : la dépendance des médias nationaux aux modèles dominants de production des programmes, l'absence d'innovation et le faible intérêt pour les questions du public qui raréfie les possibilités de recherches dans ces institutions. Les chercheurs, privés d'accès aux données statistiques, préfèrent des approches partielles et indifférentes aux réalités historiques et sociales.

Un autre bilan, réalisé par un chercheur tunisien et s'intéressant en particulier à la recherche maghrébine, nous fournit une série d'indications intéressantes sur l'évolution de la recherche maghrébine. Le bilan réalisé par Larbi Chouikha⁽⁸⁾ montre que les recherches maghrébines en information – communication sont quantitativement limitées. D'un point de vue théorique et méthodologique, ces recherches sont descriptives, quantitatives, monographiques et limitées à quelques disciplines à prédominance juridique et historique. Il y a donc, selon Larbi Chouikha, des « *courants de pensée dominants* » qui ont résisté aux évolutions politiques et culturelles des sociétés maghrébines, privilégiant une approche segmentée, réductionniste et exclusivement empirique. Les échecs répétés de création d'une association maghrébine regroupant les chercheurs en SIC illustrent le caractère « *éphémère et non institutionnalisé* » de la communauté des chercheurs maghrébins.

Enfin, et pour clore ce diagnostic de la situation des SIC dans le monde arabe au cours des décennies 80 et 90, nous évoquerons l'étude très intéressante de Nicole Khouri qui analyse le champ des SIC en Egypte à travers une enquête sur la « *production des thèses sur le champ télévisuel en Egypte de 1976 à 1993* ». Cette enquête est un double éclairage institutionnel et épistémologique du lien aux SIC des savoirs produits sur les médias et la communication par les jeunes chercheurs de la Faculté de Mass Communication du Caire (FMCC), une des plus importantes institutions de formation à l'information et à la communication dans le monde arabe. Nicole Khouri cherche, à travers

l'analyse des objets d'études, des thématiques et des méthodologies dominantes, à comprendre le fonctionnement du champ des SIC, tout en s'appuyant sur une analyse très fouillée de l'ensemble du dispositif de formation et de recherches en SIC à l'université égyptienne.

De l'enquête de Nicole Khouri se dégage un profil-type du jeune chercheur qui correspond trait par trait aux tendances dominantes relevées par les analyses précédentes. Ce jeune chercheur préfère l'analyse de contenu et ignore les nouvelles approches sémiologiques. Reproduisant des méthodes dominantes, le jeune chercheur en Egypte, conformiste, réfléchit sur les questions des médias en suivant une démarche immuable, n'hésitant pas à s'adonner, au terme de son travail, à la dénonciation morale et idéologique qui assure la conformité des résultats du travail de terrain aux valeurs de l'identité et de l'authenticité culturelle. Nicole Khouri constate ainsi la faiblesse du lien de la production de ces jeunes chercheurs égyptiens au champ des SIC : « *En dehors du grand paradigme de la diabolisation (national/étranger, Nord/sud, nouvel ordre mondial de la communication / résistance culturelle...)* qui prend tous les thèmes dans sa glue, nous n'avons pas vraiment rencontré dans les thèses une problématisation des thèmes choisis à l'intérieur du champ des sciences de l'information et de la communication. Peut-être faut-il la chercher ailleurs, dans un autre type de production académique... »⁽⁹⁾

Les recherches arabes sont donc *monographiques, descriptives, empiriques* et quantitativement faibles. Elles reproduisent de façon mécanique de modèles théoriques et méthodologiques occidentaux que les chercheurs s'interdisent de soumettre à l'examen critique. Ces recherches sont dispersées, sans logiques d'unité ou de cohérence, et maquant d'innovation. Leurs apports théoriques à la compréhension des médias et de la communication sont extrêmement limités. Voilà le constat auquel ont aboutit les chercheurs arabes (et notamment tunisiens) qui se sont intéressés à l'analyse des SIC en Tunisie, au Maghreb et dans le monde arabe au cours des années 80 et 90.

Ce constat aurait pu alimenter une dynamique de construction individuelle et collective de la discipline. Cependant, cette dynamique ne s'est pas réalisée. Les chercheurs arabes ont continué, en réalité, à produire des recherches empiriques et quantitatives. Les positionnements théoriques, tant réclamés, sont restés faibles. Pire encore, ce débat essentiel ne s'est pas poursuivi. Délaié par ceux là mêmes qui l'ont initié, il a été tout simplement ignoré par les générations suivantes. L'absence de débat a aggravé de la sorte la situation d'atomisation institutionnelle et de faiblesse théorique, constatée

par Mohammed Hamdane en 2004, qui relève « *la disparité, la divergence, l'absence de priorité et de vision stratégique* »⁽¹⁰⁾ des recherches tunisiennes et arabes.

Comment expliquer les difficultés d'émergence des SIC comme champ scientifique ? Si la situation n'a pas véritablement changé depuis les premiers diagnostics, c'est que des logiques contradictoires et antagonistes travaillent le champ des SIC, empêchant leur émergence comme discipline et affaiblissant leur dynamique de structuration.

Qu'entend-t-on par champ éclaté ? L'éclatement, dont il s'agit ici, concerne la dispersion des chercheurs et la faiblesse d'une communauté que traduit l'absence d'accord sur une des problématiques constituant un programme de recherche permettant l'accumulation des savoirs et alimentant les débats entre chercheurs. L'éclatement signifie aussi la faible autonomie du champ par rapport à des logiques extérieures qui empêchent l'émergence d'un discours scientifique.

Ce blocage peut être saisi en termes d'antagonismes, responsables de l'éclatement du champ de la communication.

L'impossible théorisation et l'obsession empirique

Les tenants d'un discours sur la nécessité des fondements théoriques pour les recherches arabes en SIC ont toujours dénoncé le caractère exclusivement empirique et quantitativiste de ces recherches. Ils n'ont cependant jamais démontré la force de la théorisation. L'exigence d'une fondation théorique est restée une simple incantation, un slogan creux, ou tout au plus un projet esquissé mais jamais entrepris.

Restée promesse abstraite, la théorie ne s'est jamais transformée en force créatrice guidant la compréhension des réalités complexes de l'inscription politique, sociale, culturelle et historique des médias et de la communication dans les sociétés arabes.

De l'autre côté, le nombre grandissant d'études de terrain n'a jamais abouti à des apports théoriques permettant de comprendre le fonctionnement des médias et de la communication dans les sociétés arabes.

Les chercheurs obsédés par le terrain et s'adonnant à l'exercice interminable de l'accumulation de données empiriques sur les contenus (analyse de contenu) et sur les effets (études des effets des médias) sont restés insensibles à toute forme de théorisation qui aurait pu donner sens à ce travail de terrain.

La stérilité de la recherche arabe vient de cette double ignorance.

L'antagonisme des cultures théoriques et méthodologiques

Un autre antagonisme traverse le champ des SIC dans le monde arabe. Il est à situer au niveau des cultures théoriques et méthodologiques divergentes des chercheurs. Une fracture sépare en effet les chercheurs du Moyen-Orient, formés aux universités américaines et britanniques, et ceux du Maghreb formés plutôt aux universités françaises. Cette fracture produit des sensibilités de recherche différente. L'absence d'un langage commun génère la dispersion des recherches et l'impossibilité d'une accumulation des savoirs et l'échange entre les chercheurs.

Certains chercheurs du Maghreb produisent exclusivement en langue française, se positionnant ainsi par rapport aux débats épistémologiques et théoriques du champ disciplinaire français. D'autres au contraire publient en langue arabe et utilisent des référents théoriques plutôt anglo-saxons. Ceux qui sont informés à la fois des productions arabophones et francophones des chercheurs arabes, et qui produisent dans les deux langues sont minoritaires et plutôt maghrébins (du fait de la double maîtrise des langues arabe et française). Les chercheurs arabophones du Moyen-Orient, privés de la connaissance de la langue française, accèdent très rarement aux productions francophones des Maghrébins.

Les conséquences de ces *divisions* est la faiblesse de la communauté arabe des chercheurs en SIC. Nous pouvons légitimement soutenir l'idée que cette communauté n'existe pas dans la mesure où nous pouvons facilement constater la rareté des problématiques et des débats théoriques communs à tous les chercheurs.

Les chercheurs arabes produisent dans des langues différentes, sont animés par des préoccupations théoriques et méthodologiques divergeants et souvent s'ignorent. Il n'existe pas aujourd'hui d'espace institutionnel ou scientifique permettant à ces chercheurs de parler un langage commun et de construire des problématiques communes.

Certaines recherches sont orphelines et dépourvues de toute « *rattache communautaire* ». Elles sont ainsi inclassables. Le bilan de 50 ans de recherches francophones en communication réalisé par la Revue belge « *Recherches en communication* » n'intègre pas dans l'héritage francophone, les productions francophones non-européennes (et donc maghrébines ou sub-sahariennes). Cet exemple illustre la situation de « *no man's land* » pour les cher-

cheurs maghrébins francophones qui ont choisi de publier exclusivement en langue française. Inconnues de leurs collègues arabes, leurs productions sont ignorées des francophones.

Une communauté défaillante

Cette fracture qui sépare chercheurs du Machreq et du Maghreb se double d'une seconde logique de division propre aux contextes nationaux, empêchant aussi l'émergence d'une communauté nationale. En effet, l'absence d'opportunités de recherche pour les chercheurs⁽¹¹⁾ (laboratoires, groupe de recherche, financements...) a créé une situation d'isolement. Le chercheur arabe en SIC est souvent centré sur ses propres problématiques, référents théoriques et choix méthodologiques. Il travaille et produit seul et dialogue rarement avec ses collègues.

La défaillance de la communauté s'observe ainsi dans la rareté de centres ou d'équipes de recherches et de réflexions collectives (sous forme d'ouvrages collectifs). Les colloques organisés épisodiquement n'offrent pas l'occasion d'un débat réel autour de questions communes. Ils sont souvent le lieu d'une succession de discours d'universitaires ou de praticiens, inappropriée aux débats et aux échanges. Les revues spécialisées ne sont pas nombreuses et n'offrent pas la possibilité de réflexions communes et leurs politiques éditoriales favorisent rarement les réflexions collectives sur des questions communes.

Discours idéologique et recherche scientifique

Les médias suscitent un discours idéologique chez les intellectuels arabes, qui les considèrent comme une force surpuissante d'influence sur les opinions publiques. Le déficit arabe en matière de médias professionnels a toujours été considéré comme un signe du *retard culturel* arabe. La multiplication récente des chaînes satellitaires généralistes et thématiques est ainsi perçue de façon positive, comme l'acquisition d'un dispositif de puissance culturelle. Elle a aussi renforcé les discours idéologiques sur les médias.

Le paysage médiatique arabe, constitué de plus d'une centaine de chaînes généralistes et thématiques, gouvernementales et privées, est aujourd'hui une thématique récurrente dans les discours des intellectuels arabes. Ils observent à l'intérieur de cet espace l'évolution politique et culturelle des sociétés arabes. D'autre part, on prête aux médias différents effets culturels. Certains y voient un facteur responsable de la « *retraditionalisation* » de la

société et de sa « *réislamisation* ». D'autres considèrent les médias comme facteur responsable de la crise morale des sociétés arabes. Les médias seraient ainsi responsables d'une « *occidentalisation pernicieuse* » de la société⁽¹²⁾.

Les universitaires, spécialistes des médias et de la communication, participent très peu à ce débat public. La majorité des rares publications universitaires sont académiques et s'adressent à un public d'étudiants. D'un autre côté, la diffusion très limitée des revues scientifiques empêche les réflexions universitaires d'alimenter ces débats publics.

Experts ou chercheurs ?

L'absence et la faiblesse des mécanismes institutionnels de la recherche dans le monde arabe raréfient à l'extrême les opportunités de recherche. Toutefois, les chercheurs sont sollicités par des institutions publiques nationales (administrations publiques...) ou panarabes telles que l'Union de la Radiodiffusion arabe (ASBU) et l'Organisation arabe pour l'éducation, la culture et les Sciences (ALECSO), etc., qui commandent des études dans le cadre de programmes ponctuels ou pour alimenter leurs revues spécialisées. Les contraintes objectives propres à ces institutions ont favorisé les approches d'expertise dont la finalité est la production d'un discours lisible pour les décideurs.

Médias et communication

Les chercheurs arabes ont souvent privilégié l'étude des médias (institutions, discours, effets) à l'étude de la communication. La création tardive des départements de communication illustre cette préférence pour la formation aux métiers du journalisme. Mais cette situation peut aussi s'expliquer par l'intérêt tardif des entreprises privées et du secteur public pour la communication comme technique de gestion.

La communication est encore une question sous-analysée, relativement ignorée (comme phénomène globale, historique, technique, culturelle, sociale, symbolique) ou étudiée uniquement sous l'angle des effets de la communication publique et d'entreprise sur les publics. En ce sens les chercheurs s'intéressent plutôt aux effets des discours publicitaires ou aux dimensions techniques des relations publiques.

Enseignants / formateurs ou chercheurs

La rareté de formations doctorales et de structures vouées exclusivement à la recherche scientifique a favorisé, dans les institutions universitaires,

une posture plutôt de formateurs enseignants. Cette posture privilégie des préoccupations centrées sur la transmission des connaissances liées à la pratique du journalisme et récemment de la communication.

L'histoire des institutions universitaires explique aussi cette situation. Ces institutions ont été créées pour répondre aux besoins des secteurs privés et publics de l'information et de la communication. Elles sont censées former des journalistes (puis des communicateurs) capables d'évoluer dans les entreprises de presse et dans les structures de communication des entreprises privées et de l'administration.

La posture du chercheur préoccupé par les questions théoriques, s'intéressant à la communication comme « *objet de pensée* » et « *objet de connaissance* » a toujours été problématique. La demande privée et publique et un discours dominant dans les institutions universitaires privilégiant les enseignements centrés sur la transmission des connaissances professionnelles ont toujours fragilisé la position de ceux qui réclamaient une formation plus sensible aux questionnements théoriques. Les débats sur les réformes des grilles de programme ont toujours été aussi le théâtre de « confrontations » plus ou moins organisées entre les tenants d'une approche centrée sur les savoir-faire et ceux qui réclament un enseignement intégrant les enseignements théoriques.

Dans tous les cas, la posture du chercheur sensible aux questions théoriques est restée problématique dans des institutions où les positions dominantes sont souvent occupées par les défenseurs d'une formation privilégiant plutôt la professionnalisation des enseignements, minimisant et contestant, voire même dénigrant les postures théoriques. Cette vision dominante a eu des effets de *déstructuration* de la dynamique de production des connaissances. Non seulement elle n'a pas abouti à une production organisée de connaissances pratiques, ce que montre la rareté d'ouvrages ou de manuels de journalisme et de communication, mais elle a aussi rendu difficile, à l'intérieur des institutions, les positionnements théoriques et épistémologiques, à la base de toute recherche scientifique. La salle de classe est devenue de la sorte l'espace unique où l'enseignant vérifie sa compétence, d'où il tire sa légitimité et où surtout l'on idéalise un modèle d'enseignant plutôt formateur et fournisseur de connaissances pratiques sur les outils, techniques et méthodes. Bref sur les savoir-faire.

Positionnement identitaire ou épistémologique

« L'enracinement » de la pensée sur l'information et la communication a constitué une préoccupation récurrente chez les chercheurs arabes. Elle était

au cœur des premières formulations d'un projet scientifique arabe dans un contexte international, marqué par les problématiques de « domination » et de « dépendance culturelles », et d'une idéologie tiers-mondiste réclamant le droit à l'autonomie culturelle pour les peuples libérés de la colonisation occidentale et magnifiant la lutte contre la domination idéologique et culturelle de l'Occident « néocolonialiste » et « impérialiste ».

L'enracinement (*attajthir*) signifie la nécessité de se libérer des modèles théoriques du savoir occidental et ensuite de produire un savoir arabe adapté aux spécificités de la réalité arabe. Cependant, ce projet scientifique fondé sur l'impératif et l'urgence de l'enracinement, est resté une simple incantation, dans la mesure où il n'a jamais donné lieu à ce véritable projet scientifique.

L'identification de ces logiques n'épuise pas toutefois la problématique des SIC dans le monde arabe. Notre réflexion ne porte pas, en effet, de façon prioritaire sur les conditions institutionnelles de la recherche arabe. Elle se préoccupe plutôt de la problématique épistémologique qui veut saisir les évolutions majeures de la pratique des SIC dans le monde arabe. On peut cependant, pour alimenter le débat sur l'aspect institutionnel de cette problématique, évoquer d'autres questions qui constituent autant d'enjeux réels caractéristiques de la situation des SIC dans le monde arabe.

Une analyse des conditions institutionnelles de la recherche est intéressante pour monter, par exemple, la représentation des médias et de la communication chez les décideurs. Dans ce sens, la question des politiques de recherche en communication des institutions universitaires, ses objectifs, ses moyens et sa gestion est un élément important qui permet de comprendre les conditions de travail de chercheurs et le poids des contraintes liées au contexte politique.

La gestion des carrières des chercheurs des SIC est aussi un autre aspect important à saisir et qui pourrait enrichir, à notre avis, la réflexion sur la stagnation de la recherche scientifique. De même, une analyse des incidences des stratégies de recrutement des enseignants chercheurs sur la pratique des SIC, à un moment où l'on remarque l'intégration au sein des départements spécialisés de journalisme et de communication d'enseignants chercheurs n'appartenant pas aux SIC, est importante dans la mesure où elle nous renseigne sur la représentation de la discipline chez les chercheurs des SIC eux-mêmes.

2. La construction des SIC comme discipline

L'analyse de l'état actuel de la recherche en SIC dans le monde arabe a

montré les logiques qui empêchent leur émergence comme discipline. Les démarches réflexives qui soumettent les modèles et les concepts théoriques à l'examen critique nous semble un des enjeux majeurs, constamment esquivés par les chercheurs arabes qui ont substitué la revendication « *identitaire* » à l'examen épistémologique des modèles et des concepts : « *Nous voulons dépasser, écrit Mohammed Hemdane, les modèles théoriques préétablis et enrichir notre discipline par les résultats de recherches qui sont conformes à nos réalités, à nos besoins et à nos aspirations* ». Cette « *nouvelle école de recherche spécifique en sciences de l'information et de la communication* » que réclame Mohammed Hamdane, est pourtant prisonnière de la promesse d'un dépassement qui ne s'est jamais réalisé et qui devrait être fondé d'abord sur la reconnaissance individuelle et collective de la nécessité des démarches réflexives. L'empirisme identitaire explique la dispersion et l'éparpillement des chercheurs arabes : « *Les centres d'intérêt des chercheurs tunisien, arabes et africains en Sciences de l'information et de la communication sont divergeants et disparates : recherches théoriques et appliquées, méthodologies basées sur les documents ou sur le travail sociologique de terrain, analyse des médias écrits ou audiovisuels. Aucune vision stratégique et aucune priorité ne se dégagent à travers ces recherches. On ne peut pas parler d'une école de recherche spécifique dans notre champs d'investigation scientifique...* »⁽¹³⁾

Sur quelles bases faut-il donc engager le travail individuel et collectif de construction de la discipline des SIC dans le monde arabe. Nous nous appuyons, pour esquisser les réponses à cette question, sur l'exemple français. Outre la proximité culturelle et scientifique du cas français pour les chercheurs tunisiens et maghrébins, l'exemple des SIC en France montre de façon très instructive les modalités individuelles et collectives, scientifiques et institutionnelles de la construction, du fonctionnement et de la légitimation des SIC comme discipline.

Cette démarche comparatiste nous paraît essentielle. Non seulement, elle peut nous aider à repérer les outils d'un diagnostic plus poussé de la situation des SIC dans le monde arabe, mais elle est inhérente aussi aux processus mêmes des emprunts théoriques et méthodologiques qu'effectuent en permanence les chercheurs tunisiens, maghrébins et arabes sans qu'ils soient souvent conscients et informés des conditions de production, de critiques et de dépassement des savoirs théoriques et méthodologiques qu'ils exploitent.

Le cas des SIC en France est d'autant plus intéressant qu'il nous permet de comprendre comment une discipline acquiert progressivement sa légiti-

mité. Celle-ci est fondée d'abord sur les apports de la discipline à la compréhension théorique des phénomènes qu'elle étudie. Les SIC réclament en effet le droit d'étudier les phénomènes de l'information et de la communication de façon spécifique des autres sciences sociales et humaines. Dans ce sens, la question de l'apport des SIC, en tant que discipline jeune, dont la création institutionnelle remonte à trente ans, a été une préoccupation essentielle et récurrente des chercheurs.

Les réponses à la question des apports des SIC sont différentes selon les sensibilités théoriques des chercheurs, les projets intellectuels et la vision qu'ils ont de la communication, en tant que question de société. Il y a cependant un accord entre les chercheurs non seulement sur la spécificité des SIC mais aussi sur leurs apports à la compréhension de phénomènes d'information et de communication.

Pour Dominique Wolton, cet apport se situe d'abord au niveau d'une compréhension complexe de la communication qui distingue « *l'idéal humaniste et démocratique et les intérêts du marché, ... les techniques et la politique* »⁽¹⁴⁾. Les SIC renouvellent l'approche de l'information et de la communication, en instituant théoriquement la distinction entre les deux phénomènes : « *La dissociation a toujours existé mais pendant des siècles la rareté de l'information et la difficulté de sa transmission, autant que l'échelle relativement limitée des échanges entre les hommes et les sociétés, étaient telles que l'on croyait de bonne foi que l'information créait la communication* ». Cette nouvelle compréhension de l'information et de la communication repose aussi sur une autre distinction entre *transmission* et *communication*. En effet, si la transmission est technique, la communication est culturelle « *l'essentiel n'est pas la transmission, mais la communication, c'est-à-dire le partage d'un minimum de valeurs pour accepter de débattre et de partager ce qui est reçu* ». Les SIC ne pensent pas uniquement la communication en termes techniques mais elles permettent aussi de saisir les enjeux culturels des échanges et de la mondialisation et de relever l'importance des « *identités culturelles et collectives* ».

Les SIC ont ceci de particulier qu'elles questionnent la communication d'un point de vue technique et culturel. Elles permettent de penser les supports et le sens, les pratiques et les enjeux théoriques, les contenus, les usages et les réceptions, les collectifs et les médiations. Enfin, les SIC favorisent les réflexions critiques sur la communication : « *plus les discours publics et politiques parlent de « la révolution de la communication », plus il faut introduire la distance critique apportée par la connaissance, l'école et l'université. Distance*

indispensable pour résister à la tyrannie de marchés et des techniques ».

Bernard Miège considère de son côté que « *les acquis des SIC sont appréciables et... mesurables* »⁽¹⁵⁾. Sur le plan de leur fonctionnement interne, une double prise en compte de la nécessité des réflexions théoriques et des approches de terrain constitue la principale caractéristique des SIC : « *les SIC, à la différence d'autres sciences humaines et sociales, obligent ses membres à se placer régulièrement en situation de relier connaissances fondamentales/connaissances immédiates, acquis théoriques/savoir-faire professionnel, longue durée/conjoncture, élaboration conceptuelle/travail de terrain* ». La spécificité des SIC serait ainsi l'application de « *méthodologies inter-sciences* » à des problématiques transversales de la communication.

Jacques Perrilault montre par ailleurs l'apport des SIC pour la réflexion sur des problématiques « pratiques » telle que celle de la définition des normes et standards pour les réseaux numériques. « *Chercheurs, industriels et décideurs sont obligés de concevoir et de tester sous pression un ensemble complexe de notions et de médiations, sans temps pour la réflexion théoriques, ni enrichissement par les usages et l'opinion. L'ensemble des savoirs et de pratiques scientifiques et techniques désigné par le terme générique de « sciences de l'information et de la communication », apporte au traitement de cette situation inconfortable une aide conséquente... Elle permettent d'explorer et de traiter ce chantier de normalisation, depuis des considérations sur les techniques logicielles jusqu'à l'espace public* »⁽¹⁶⁾. Les apports des SIC sont selon Jacques Perrilault le résultat d'une pratique collective de la discipline « *si, dans cette communauté scientifique (les SIC) chacune des personnes concernées ne détient pas l'ensemble des connaissances requises, un langage et des repères communs y facilitent néanmoins la collaboration* ».

La construction scientifique et institutionnelle des SIC en tant que discipline est donc un travail collectif : « *au cours des vingt-cinq ans de formation des SIC, la recherche de cohésion l'a emporté sur les divergences et les oppositions (bien réelles, tant que la plan des théories, que du point de vue politico-syndical ou en matière de stratégies universitaires)* ».⁽¹⁷⁾

Modèles et concepts : critique et dépassement

Cependant, les apports des SIC sont indissociables des débats et confrontations entre chercheurs sur les modalités mêmes de production des connaissances : « *L'expérience prouve, selon Dominique Wolton, qu'il n'y a pas de progrès de la connaissance sans l'existence d'une communauté scientifique.*

Certes le travail de création intellectuelle – surtout en sciences sociales – reste le plus souvent solitaire, mais la réception, la discussion, l'accueil, la circulation des idées dépendent de l'existence d'une communauté... »⁽¹⁸⁾.

La question des modèles théoriques constitue dans ce sens un enjeu majeur des débats collectifs qui ont marqué l'histoire des SIC en France. On peut décrire l'évolution de la recherche à travers la succession, la critique, la confrontation, le dépassement et la recherche de nouveaux modèles théoriques. L'importance des modèles théoriques vient, selon Alex Mucchielli, de leur capacité à donner aux chercheurs des grilles de lecture et de compréhension des phénomènes. La diversité des modèles est ainsi considérée comme l'expression naturelle des positions des chercheurs et de leur centre d'intérêt. Dans tous les cas, le chercheur ne peut aborder la communication sans modèle théorique. En ce sens, le chercheur *« ne devrait donc pas parler de « communication » sans faire la référence à la théorie dans laquelle il se situe. Dans le langage des spécialistes, le terme de communication devrait toujours être suivi d'un référencement théorique... s'il ne le fait pas, il oblige son lecteur spécialiste, à essayer de reconstituer son référentiel conceptuel et théorique. Lorsque cela est possible, c'est alors un moindre mal. Mais il se peut que ses référents soient difficiles à établir lorsqu'il glisse d'un concept à un autre. Alors, on peut lui reprocher de ne pas être honnête intellectuellement et d'user de ces glissements pour jeter de la poudre aux yeux »⁽¹⁹⁾.*

Les chercheurs des SIC ont ainsi utilisé puis soumis à la critique épistémologique le modèle de Shannon considéré comme modèle fondateur de ce qu'appelle Bernard Miège *« la pensée communicationnelle »⁽²⁰⁾*. Ils ont ainsi relevé le caractère techniciste de ce modèle puis l'ont stigmatisé, malgré sa réussite, comme responsable de la *« stagnation de la recherche en Communication »⁽²¹⁾*, selon l'expression de Yves Winkin.

Le dépassement du modèle de Shannon, la critique du modèle de Lasswell, l'émergence du modèle orchestral de l'école de Palo Alto et les nouvelles approches théoriques qui ont réhabilité le monde du récepteur et les usages sociaux attestent de l'importance des débats et des confrontations sur le choix des modèles théoriques pour la progression de la discipline.

Le travail de dépassement est donc inhérent à l'exercice même de la science. Les SIC n'échappent pas à ce principe qui caractérise l'histoire des sciences en général. Mais plutôt que d'instituer les conditions du *« dépassement »*, comme pratique épistémologique réflexive et critique, qui aurait pu fonctionner comme moteur pour les SIC dans le monde arabe, les chercheurs

arabes ont figé la pratique des SIC depuis leurs émergence dans le dilemme identitaire (*le savoir de l'autre /notre réalité spécifique*). Car la revendication du dépassement sur une base identitaire est non seulement inhérente à l'émergence des SIC dans le monde arabe, mais elle est aussi récurrente dans leur courte histoire : « *Allons-nous continuer, s'interrogeait déjà en 1980, Youssef Ben Romdhane, à importer les concepts et les notions scientifiques et méthodologiques et à les utiliser de façon mécanique*⁽²²⁾, tout en réclamant des recherches enracinées dans le « *contexte historique et culturel arabe qui ne refuse pas l'ouverture sur les autres. Car n'oublions pas que le créateur des moyens et des techniques de communication est aussi auteur du concept* »

La diversité de postures

L'histoire des SIC montre aussi l'importance de la reconnaissance des postures propres à chaque chercheur pour la production des savoirs. La communauté n'est pas synonymique d'absence de courants, de choix théoriques ou de positionnements épistémologiques propres à chaque chercheur.

Sortir de la situation d'éclatement qui caractérise la pratique des SIC dans le monde arabe et abandonner cette *posture minimaliste*, majoritaire chez les chercheurs, ne signifie pas uniquement reconnaître l'importance de modèles théoriques et la nécessité de les soumettre à l'examen critique, en dehors du positionnement identitaire, mais c'est aussi admettre l'idée que chaque chercheur observe et analyse la communication à partir d'une posture qui lui est propre et qui doit faire l'objet d'une attitude réflexive.

Plusieurs chercheurs défendent une posture critique qui veut démystifier le discours sur la communication à partir d'une d'analyse historique, afin de résister à l'instrumentalisation de la communication. La critique de la communication signifie critique de l'idéologie de la communication. La légitimité des SIC dépend, selon le courant critique, de la capacité des chercheurs à produire un savoir qui rompt avec l'idéologie du marché, des organisations et des entreprises. Cette prise de distance doit prendre la forme d'un travail épistémologique et historique qui reconstitue la filiation historique et culturelle de la communication.

Les approches théoriques sensibles aux questions du sujet et à la communication comme vécu constituent une orientation majeure dans les SIC. En effet, l'émergence du paradigme compréhensif a rendu possible la redécouverte des contextes de la communication. Celle-ci n'est plus analysée sous une forme quantitative et statistique mais plutôt à partir des vécus, des con-

textes sociaux, en privilégiant la compréhension à l'explication.

D'autres chercheurs considèrent que l'interdisciplinarité n'est pas simplement un choix méthodologique. Elle est au fondement même de l'épistémologie des SIC, en tant qu'*interdiscipline*. L'approche communicationnelle propose, selon Daniel Bounoux, un projet intellectuel qui « *met en communication les savoirs* ». La pensée de la communication est philosophique. Elle réfléchit sur les questions de la culture, du sens, de la raison, de la connaissance et de la culture : « *à sa manière, dit Daniel Bounoux, la communication prolonge la philosophie en relançant les grandes questions traditionnelles sur la vérité, le réel, le lien social, l'imaginaire, la possibilité de l'enseignement, de la justice, du consensus, du beau, etc..., avec des concepts renouvelés (retempés notamment dans la sémiologie et la pragmatique). Avec moins d'idéalisme que l'approche philosophique, les SIC examinent les conditions pratiques (l'outillage médiatique, institutionnel et symbolique) qui sont les nôtres. Elles favorisent donc le retour du sujet, ou plutôt de tous les sujets, objets et outils compris* »⁽²³⁾.

Considérant qu'elles étudient « *le tissu des rapports entre êtres, signes et choses qui constituent l'univers humain* », Pierre Lévy propose une définition audacieuse des SIC : « *Il se pourrait bien, comme dans l'antiquité et au Moyen-Âge qu'une part importante de la réflexion philosophique s'accomplisse aujourd'hui dans les « sciences de la communication » et non pas uniquement dans la discipline universitaire qui porte le nom de philosophie* »⁽²⁴⁾.

L'obsession du travail empirique et la renonciation au travail de théorisation a empêché la majorité des chercheurs arabes d'admettre que pour observer, analyser et comprendre la communication, le chercheur doit reconnaître ses choix, ses prises de positions, ses parti pris et sa sensibilité, voire même la vision qu'il se donne de la communication comme « *question de société* »⁽²⁵⁾.

L'identité des SIC

L'émergence des SIC comme discipline est indissociable aussi des débats sur l'identité même de la discipline. C'est là une des vocations essentielles d'une communauté scientifique. Ce débat essentiel révèle ainsi les positionnements théoriques et épistémologiques et les visions, que chacun des chercheurs, se fait des SIC elles-mêmes en tant que discipline. Le débat entre chercheurs français autour de la place que doit occuper la médiologie au sein des SIC est un exemple révélateur.

Bernard Miège considère que la médiologie, est une « *théorie globale* ».

Partant d'une vision interdisciplinaire des SIC, Bernard Miège critique la médiologie et invite les chercheurs à ne pas suivre la médiologie dans la mesure où sa « *conception des phénomènes de communication est simplificatrice et même unilatérale...* », ce qui constitue « *du point de vue de la pensée communicationnelle... un retour en arrière* »⁽²⁶⁾.

Alex Mucchielli aborde autrement le problème des rapports entre SIC et médiologie et insiste sur l'utilité de la médiologie en tant que théorie. En effet, la médiologie permet la réalisation de nouvelles recherches grâce aux nouvelles hypothèses qu'elle propose aux chercheurs. La médiologie constitue donc « *un ensemble paradigmatique cohérent. Elle propose une grille de lecture des phénomènes communicationnels et sociétaux, fondée sur le primat accordé aux supports matériels* »⁽²⁷⁾. Selon Alex Mucchielli La réponse à la question du lien entre médiologie et SIC n'est pas épistémologique, c'est-à-dire fondée sur une définition de l'objet des SIC : « *Une discipline scientifique ne peut malheureusement pas se définir avec des critères « scientifiques »... Les chercheurs en SIC se trouvent donc, d'abord, dans la nécessité de définir, par consensus, social interne, les systèmes paradigmatiques qui serviront de référents reconnus dans l'exportation et l'évaluation des recherches faites en SIC* ».

Les débats sur les objets, les méthodes, les frontières et les voisinages des SIC (avec les autres disciplines) constituent de la sorte une des modalités les plus importantes de la construction de la discipline. Une des manifestations les plus significatives de la *déstructuration* du champ des SIC dans le monde arabe est, sans doute, l'absence de ce type de débat que s'interdisent les chercheurs arabes obnubilés par le travail de terrain solitaire. Pourtant c'est bien cette réflexion essentielle sur les fondements mêmes de la discipline qu'ils pratiquent qui pourraient sauver les chercheurs arabes du « suivisme » tant dénoncé.

Les bilans : tentatives pour trouver une « unité » aux SIC

Les bilans des recherches sont une des modalités la plus récurrentes de la construction collective de la discipline. Ils favorisent en effet les réflexions communes sur l'histoire de la discipline et son identité, les modes de son institutionnalisation, ses courants et ses paradigmes théoriques dominants, ses méthodologies et ses objets de recherche. Réalisés par les chercheurs eux-mêmes, ces bilans sont commandés par les pouvoirs publics ou produits dans un cadre institutionnel. Ils peuvent être aussi le choix éditorial de revues spécialisées, limités à un cadre national (la France), ou élargis à des contextes culturels plus vaste (francophonie, Europe).

Les bilans théoriques

La revue belge « Recherches en communication »⁽²⁸⁾ a consacré un numéro important à la production d'un bilan critique de 50 ans d'études francophones en communication. Présenté sous forme de synthèse historique de la pensée francophone de la communication, ce bilan cherche à retracer l'évolution de la pensée théorique de la communication et ses paradigmes dominants.

Les années 50 sont ainsi marquées par la prédominance des recherches sur les médias de masse ou les « *mass media* » et les *analyses de contenu*. Le schéma de Lasswell, plutôt « *classificateur* » qu'*heuristique* »⁽²⁹⁾, n'ayant pas la force d'un modèle théorique et dépourvu d'hypothèses théoriques, a dominé les premières recherches américaines.

Le dépassement de ces modèles favorisera une vision plus complexe de la communication et une problématique des médias recentrée autour des concepts d'appropriation, relativisant la théorie des effets. En Europe, les premières recherches se sont intéressées plutôt à la culture de masse. L'évolution des recherches en communication connaîtra ensuite une diversification, la recherche de la scientificité et la rupture avec ce qu'appelle Jules Gritti « *l'empirisme énumératif* »⁽³⁰⁾. Après une période où ont dominé les paradigmes sémiologiques, une « *révolution en profondeur* » affectera les recherches sur la communication, aboutissant, selon Jean Lohisse, à des ruptures favorisant les questions du vécu (contextes, usages et situations de communication). Les chercheurs seront de plus en plus soucieux des questions théoriques et de la conceptualisation. Le modèle compréhensif poussera les chercheurs à abandonner les études sur les contenus et les messages pour se tourner vers l'étude des contextes où sont créées les significations.

Les bilans institutionnels

Les chercheurs français en SIC se sont organisés dans le cadre d'une association : « La Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication » (SFSIC) qui constitue un espace collectif d'échanges, de débats mais aussi un acteur de la dynamique de structuration institutionnelle de la discipline au niveau national et international.

En 1997, la SFSIC mettait en place un groupe de travail baptisé « Théories et pratiques scientifiques » chargé d'engager le débat sur l'histoire et l'évolution des savoirs et des pratiques scientifiques au sein des SIC. En 2002, paraît

un ouvrage collectif : « *Les origines des sciences de l'information et de la communication. Regards croisés* »⁽³¹⁾ où sont regroupées des réflexions sur l'histoire institutionnelle et scientifique des SIC. « *Les origines des SIC* » sont donc analysées à partir des évolutions des positionnements théoriques (théories dominantes), de la délimitation du territoire scientifique des SIC, des pratiques liées à la formation, et à l'enseignement des SIC et des questions en rapport avec la carrière des enseignants et des chercheurs.

Pour les auteurs de cet ouvrage, les réflexions collectives ont pour objectif de susciter les interrogations, les débats et les échanges sur le « *passé de la discipline* ». Les SIC, écrit Robert Boure, « *ne doivent pas avoir honte de leurs origines sans doute moins nobles (quoique...), plus hétérogènes, voire hétéronomes, que celles d'autres disciplines académiques. Le coup de force pratique et symbolique opéré dans les années 1970 par leurs « inventeurs » à partir de positions et de ressources diverses, dans un contexte favorable dû à l'absence sur le marché des innovations de disciplines prêtes à assumer la montée en puissance de l'information et de la communication, a ouvert la voie non seulement à la codification et au contrôle par des « nouvelles autorités légitimes », mais surtout à l'autonomisation institutionnelle et symbolique d'un champ* »⁽³²⁾.

3. Re-penser la communication dans la culture arabe

Rappelons l'hypothèse de départ de ce texte : La représentation dominante instrumentale et techniciste de la communication a libéré la majorité des chercheurs de toute obligation de questionnement des concepts et des modèles théoriques qu'ils utilisent de façon spontanée ou inconsciente et routinière. La majorité des chercheurs arabes en SIC manquent d'attitudes réflexives et analysent très peu leurs pratiques de recherche. Cette crise de la réflexion sur les médias et la communication est le résultat d'une posture épistémologique qui a constamment coupé la communication de ses contextes historiques d'émergence et d'évolution et isolé de l'autre coté la compréhension de la communication des sciences humaines et sociales. Les recherches arabes ont surtout esquivé la problématique philosophique, anthropologique et historique des médias et de la communication. La négation de l'historicité de la communication et des modèles culturels qui l'organisent s'est exprimée ainsi dans la préférence donnée à des modèles théoriques privilégiant les logiques de l'émetteur et celles du contenu.

Les chercheurs arabes évoluent dans un champ « *éclaté* », à la fois sur

le plan scientifique et communautaire. Ce champ est en effet marqué par la prédominance de démarches partielles et réductrices, et l'usage inconscient et implicite de modèles théoriques qui ont appauvri la compréhension de la communication, réduite à un processus technique de transmission de messages. Les recherches arabes sur la communication sont ainsi des enquêtes isolées sur les aspects institutionnels, les contenus véhiculés et les effets des médias sur les publics. Cette situation d'éclatement a toujours généré des confusions permanentes entre discours scientifique, idéologique, politique et d'expertise (conséquence, entre autres, de la mobilité des acteurs d'un champ à l'autre et de frontières trop poreuses), affaiblissant de la sorte toute possibilité de construction d'une démarche scientifique pour l'étude des phénomènes de communication.

Un examen critique de la pratique des SIC dans le monde arabe est aussi un questionnement de la place que devrait occuper l'analyse de la communication dans la réflexion sur la société et la culture arabes. La marginalité de la pensée scientifique, innovante, proposant de nouvelles problématiques et des analyses originales a confiné la réflexion sur la communication dans les espaces du débat idéologique (médias...), et a avantagé les études d'expertise et la recherche de type administratif. La communication représente une entrée ignorée pour comprendre les évolutions actuelles de la société et de la culture arabes.

Des clarifications sont donc nécessaires à faire. Elles lèveront définitivement les confusions entre discours des chercheurs, des experts ou des politiques et des intellectuels. Chaque discours a en effet ses spécificités, contraintes et publics.

Deux questions nous semblent urgentes

D'abord redécouvrir *l'historicité* de la communication.

Contrairement à une idée partagée, la crise de la réflexion sur la communication dans le monde arabe n'est pas le résultat d'emprunts mécaniques et linéaires puisés dans les savoirs théoriques occidentaux. Nous sommes en réalité face à un paradoxe. C'est en fait, la tentation de rupture qui est responsable de la faiblesse des productions scientifiques arabes. La *désoccidentalisation* de la réflexion sur la communication ne veut pas dire refus des modèles théoriques occidentaux mais un double mouvement qui fonde la réflexion sur la communication, à partir de la société et de la culture, et une attitude réflexive rendant possible le questionnement permanent des méthodes et des modèles théoriques utilisés.

Cet exercice de *réinterprétation* de la communication est au cœur du projet que nous défendons. Il permet de comprendre l'histoire culturelle et non technique de la communication. Comprendre la Communication, c'est expliquer les évolutions historiques qui ont donné naissance à cet ensemble de pratiques sociales, culturelles et politiques, de techniques, d'idéologie, de mythes et d'utopies qui constituent ce qu'on appelle aujourd'hui la *Communication*. Toute réflexion arabe doit nécessairement retrouver ce lien perdu entre communication, histoire et société, c'est-à-dire ce que nous appelons *l'historicité de la communication*.

C'est ce lien entre communication et culture qui doit être enfin révélé. Il permet de comprendre la communication dans son rapport à la modernité et à ses évolutions historiques, ce qui implique l'étude des formes d'appropriation de la communication dans le monde arabe, comme aspect des tensions liées à la modernisation. Cette redécouverte de la communication comme phénomène historique peut ainsi rendre possible la prise en compte de problématiques telle que celle de l'espace public, sa genèse, ses formes et ses évolutions dans les sociétés arabes.

Dans ce sens, un courant théorique important des SIC réclame l'étude de la communication à partir de ses relations historiques et philosophiques à la modernité. A une approche techniciste soucieuse de comprendre la relation étroite des publics aux médias, l'approche anthropologique et philosophique, fondée sur un questionnement des modèles culturels de la communication, analyse la communication à partir de l'univers culturel dans lequel elle s'organise. L'analyse de la communication est donc une analyse de la culture et de la société. Elle est ensuite interrogation sur le statut du sens et du lien social dans une société. Comprendre la communication, c'est aussi la relier au modèle culturel qui l'a enfantée et rendue possible : la modernité occidentale⁽³³⁾.

La *redécouverte des origines culturelles de la communication* est aussi analyse du triomphe de la communication dans les sociétés occidentales. En effet, la communication est une « *notion moderne et tardive* »⁽³⁴⁾ qui permet de comprendre les évolutions récentes de la modernité occidentale et une utopie dont la montée est indissociable de l'éclatement de ses grands principes et récits. Le triomphe social, idéologique et politique de la communication est en quelque sorte une réponse à la crise des sociétés occidentales. La communication est « *un grand récit de substitution en une période où la fin des idéologies donne lieu à d'incessants faire-part* »⁽³⁵⁾.

La redécouverte de l'*historicité* de la communication rend ainsi problématique toute utilisation paisible (et techniciste) du concept. La communication n'est plus réductible à ses techniques. Considérée comme produit d'un processus historique et d'une culture, on peut l'interroger à partir des tensions que son irruption provoque dans les sociétés arabes.

Repenser la communication, c'est ensuite affronter les attitudes idéologiques qui ont marqué la pratique des SIC dans le monde arabe telle que la revendication d'une démarche scientifique « authentique » coupant avec les théories occidentales, censées asservir le chercheur et altérer l'authenticité du regard qu'il porte sur sa culture. Car, malgré les proclamations, ces chercheurs continuent d'utiliser des méthodes développées par les sciences humaines et sociales occidentales et surtout de penser la communication à partir d'un modèle théorique, celui de la communication télégraphique, tout en refusant aux autres chercheurs l'utilisation d'autres modèles. Etudier la communication à partir d'un modèle implicite, dénoncer l'usage d'autres modèles occidentaux (et donc inadaptés), et s'interdire tout travail d'élaboration de nouveaux modèles théoriques : telle est la situation dominante dans laquelle évolue la majorité des chercheurs arabes. Celle-ci a eu pour conséquence majeure de rendre la majorité d'eux insensibles à l'enjeu du positionnement théorique. Pourtant « Tout chercheur a des présupposés épistémologiques sur les phénomènes qu'il étudie, c'est-à-dire qu'il a des croyances sur la nature de ces phénomènes, sur ses possibilités de les comprendre et sur la manière dont il doit y arriver pour que cela soit « scientifique ». Celui qui pense ne pas avoir de tels présupposés va mettre en œuvre les schémas mentaux qu'il ne peut pas ne pas avoir... On rencontre cependant encore des chercheurs qui croient encore à la « réalité » des phénomènes bruts qu'ils étudient. Il est vrai qu'ils se situent tous, implicitement dans le modèle émetteur récepteur de la communication, lequel a pour référent une théorie positiviste de la communication (la communication transmission, qui a même une « mesure mathématique » avec la fameuse formule logarithmique de la quantité d'information). Dans ce cas, les résultats du chercheur seront entièrement pollués par sa « matrice mentale cachée non dite ». De ce fait, les apports de ce chercheur ne pourront pas être analysés en eux-mêmes, ils ne pourront l'être que pour les conceptions mentales implicites dont ils sont porteurs »⁽³⁶⁾.

Le modèle de la communication télégraphique dont le caractère universel est aujourd'hui contesté par les chercheurs occidentaux eux-mêmes, permet aussi au chercheur arabe de proposer une vision de la communication intelligible pour les milieux politico-administratifs pour lesquels il destine sou-

vent ses productions. Le modèle de la communication linéaire conforte ainsi une représentation de la communication de type autoritaire, caractérisée par un aspect unilatéral. Représentation qui correspond à une vision politique de la société et du processus du changement social. L'Etat post-colonial, dans toutes ses expressions idéologiques, nationalistes ou libérales, s'est caractérisée en effet sur une gestion autoritaire de l'espace politique et médiatique, du changement social et de la modernisation. Les médias (y compris l'Internet malgré le caractère décentralisé du réseau) sont encore considérés comme vecteurs de cette transformation de la société par le haut. L'Etat post-colonial arabe, *éducateur*, a besoin de ce modèle qui formalise l'unilatéralité et l'inégalité de la communication, considérée comme mécanisme essentiel à un processus d'éducation des masses analphabètes et de contrôle des désordres créés par les changements, économiques, sociaux et culturels. Le contrôle des médias permet de maîtriser, non seulement les significations des messages politiques et idéologiques, mais l'ensemble du processus de leur médiation.

La communication repose alors sur trois instances, qu'on retrouve dans la compréhension dominante de la communication chez les chercheurs arabes : Un *émetteur* qu'est l'Etat et ses différentes institutions, y compris, les médias ; porteur d'un message global pour la société, un *message* que les chercheurs se proposent d'en déceler les mécanismes de construction et enfin un *récepteur* : le peuple à éduquer. *Emetteur, message, récepteur* : voilà les trois « objets » du « prêt-à-penser » du chercheur arabe en SIC.

On peut aussi aller plus loin dans l'analyse du « succès » du modèle linéaire de la communication. Ce modèle a en effet permis de maintenir un modèle traditionnel de communication structurant de la culture arabe. De ce point de vue, le modèle de la communication linéaire, de par sa simplicité et surtout grâce à son caractère techniciste, s'accorde idéalement à ce que nous appelons le modèle de la communication traditionnelle dans la culture arabe, qui a garanti l'instrumentalisation des techniques de la communication et a aidé à l'interprétation de la communication comme technique, séparée de son modèle culturel.

Le modèle télégraphique qui fonde la représentation de la communication chez le chercheur arabe a transformé la communication en un *impensé*. La communication est soumise au même schéma cognitif dominant du réel. La communication est soit condamnée, comme agent puissant d'occidentalisation, lieu de dégradation identitaire, de corruption morale, d'asservissement politique, de « *pénétration* » culturelle, soit idéalisée comme force de

changement, puissance de modernisation, technique neutre ou neutralisée au service d'une « *information médiatique authentique* ».

Ce qui fait défaut, c'est cette communication vécue, observée à partir des médiations qui la composent et qui échappe à l'observation car elle fait partie de ce vécu qu'on dénonce, rejette et abhorre, qui fuit, et qui demeure inabordable aux tentatives de sa compréhension. En ce sens, les chercheurs arabes ont activement participé à dissimuler cette communication vécue.

Bibliographie sur l'Épistémologie des Sciences de l'Information et de la Communication

Références sur les SIC dans le monde arabe

ببليوغرافيا عربية حول علوم الإعلام والاتصال

كتب

- محمد طلال : "الاتصال في الوطن العربي، قضايا ومقاربات"، الشركة المغربية للطباعة والنشر "الرباط 1993
- عبد الرحمان عزي : دراسات في نظريات الاتصال نحو فكر متميز. مركز دراسات الوحدة العربية بيروت 2003.
- عبد الله مسعود بن تركي الطويقي : "علم الاتصال المعاصر" دراسة في التأسيس المعرفي للمفاهيم والأنماط.
- راسم محمد الجمال : "الاتصال والإعلام في الوطن العربي"، مركز دراسات الوحدة العربية - بيروت 2001.

مقالات

- يوسف بن رمضان : قراءة نقدية لمفهوم الجمهور في البحوث الإذاعية والتلفزيونية. مجلة بحوث، عدد خاص حول مناهج وتقنيات بحوث الاتصال الجماهيري عدد 23 نوفمبر، 1988، صفحة 161.
- يوسف بن رمضان : قراءة نقدية في واقع البحث العربي في ميدان الإذاعة والتلفزيون. صفحة 153. مجلة بحوث عدد 7 - عدد خاص، "قائع ندوة ومناهج البحث العلمي في مجال الإذاعة والتلفزيون في الوطن العربي" ديسمبر 1982 - بغداد.
- عبد القادر بن الشيخ، يوسف بن رمضان، فتحي الهويدي : "البحث في مجال الإذاعة والتلفزيون في الوطن العربي، معطيات وتساؤلات مع عرض التجربة التونسية"، مجلة بحوث عدد خاص وقائع ندوة "مناهج البحث العلمي في مجال الإذاعة والتلفزيون في الوطن العربي". عدد 7 - ديسمبر. 1982.

Articles

- Index de la Revue Tunisienne de Communication, du N°1 au N° 37/38 (1982-2001), N° 39/40, janvier/décembre 2002, éd. Institut de Presse et des Sciences de l'information.
- Christine Souriau : "Méthodes de recherche en histoire de l'information : le cas de la presse écrite du Maghreb", Revue Tunisienne de Communication,...
- Ridha Najar : "L'enseignement des Sciences de l'Information au Maghreb : réalités et perspectives : l'expérience du centre africain de perfectionnement des journalistes et communicateurs", Revue Tunisienne de Communication, n° 11, janvier/juin 1987.
- Abdelkader Ben Cheikh, Mustapha Hassen : "sciences de la communication, sciences de l'écrit", Revue Tunisienne de Communication, N°13, janvier-juin, 1988.
- Pierre Albert : "Les difficultés de la recherche en matière d'études de Presse au Maghreb", Revue Tunisienne de Communication, N° 14, décembre 1989.
- Mustapha Hassen : "L'état des recherches tunisiennes sur la presse (1881-1986) : une approche globale", Revue Tunisienne de Communication, N° 25, janvier/juin 1994.
- Larbi Chouikha : "Ebauche d'une réflexion sur l'évolution des études et de la recherche relatives à l'état de l'information au Maghreb", Revue Tunisienne de Communication, N°25, 1994.
- Mohammed Hamdane : « *Pour une école de recherche spécifique en sciences de l'information et de la communication* », Revue Tunisienne de Communication, éditorial, N° 42, juillet/décembre 2003

Référence sur les SIC en France

Ouvrages

- Alex Mucchielli, « La nouvelle communication », Armand Collin, Paris, 2000.
- Les Sciences de l'Information et de la Communication, éd. Hachette, Paris, 2001
- Armand et Michèle Mattelart : « Penser les médias », La découverte, coll. Textes à l'appui, Paris, 1986.
- Bernard Miège : « La pensée communicationnelle », PUG, Grenoble, 1995.
- « L'information et la communication, objets de connaissance », De Boeck,

INA, Paris, 2004.

- Daniel Bougnoux : « La Communication par la bande », La découverte, Paris, 1991.
- “Les sciences de l’information et de la communication”, coll.Textes essentiels Larousse, Paris, 1993.
- Denis Benoît (sous la direction) : « Introduction aux Sciences de l’Information et de la Communication, » éd. L’organisation, Paris, 1995.
- Dominique Wolton, « Penser la communication », champ Flammarion, Paris, 1997.
- Bernard Lamizet : “Les lieux de la communication”, éd. Mardaga, Lège, 1992.
- André Akoun : “La communication démocratique et son destin”, éd. PUF, Paris, 1994.
- Yves Winkin : “Une anthropologie de la communication : de la théorie au terrain”, DeBoeck université, Paris- Bruxelles, 1996.
- Robert Boure (sous la direction), « Les origines des sciences de l’information et de la communication. Regard croisés ». Ed. Septentrion, -Villeneuve d’Asq, 2002.

Articles

- Luiz C. Martino « Épistémologie de la communication : scepticisme et intelligibilité du savoir Communicationnel », Les Enjeux de l’information et de la communication, www.u-grenoble3.fr/lesenjeux/, Article mis en ligne le 29 septembre 2003.

Reuves scientifiques

- Recherche et communication, MEI « Médiation et Information », revue internationale de communication. N° 19 (médiations et médiateurs)
- Revue Hermès : A la recherche du public, n°11-12, éditions du CNRS, paris, 1993.
- Revue Naqd : Médias, Communication et société, Alger, N°8/9.- P a t r i c e Flichy et Louis Quéré : « Communiquer à l’ère des réseaux, Revue Réseaux, N° 100, Volume 18, 2000.
- Yves Janneret et Bruno Ollivier : les « Sciences de l’information et de la communication, Savoirs et pouvoirs, Revue Hermès, N° 38, Paris, 2004

Webographie

Ressources en ligne sur les Sciences de l'Information et de la Communication

- Institut de Presse et des Sciences de l'Information

Le site web de l'IPSI propose une sélection d'articles de la Revue Tunisienne de Communication.

www.ipsi.rnu.tn

- Réseaux

Réseaux est une revue bimestrielle de sciences sociales, consacrée aux rapports entre technique, communication et société. Le site propose l'index complet de la revue du n°1 au n°86, ainsi que les textes intégraux des numéros 49 à 91 (de 1991 à 1998).

www.enssib.fr/autres-sites/reseaux-cnet

- Quaderni

Créée en 1987, sous la direction de Lucien Sfez, la revue Quaderni publie trois numéros par an. Les questions de la communication sont abordées dans une «perspective résolument interdisciplinaire».

<http://quaderni.univ-paris1.fr/>

- La société française des Sciences de l'information et de la communication

La Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication, a été créée en 1974. La SFSIC est une société savante qui «rassemble quatre cent cinquante chercheurs des universités et des grandes institutions spécialisées telles que l'INA ou le CNRS. En tant que telle, elle constitue un important foyer de réflexion et d'échanges sur les grandes questions relatives à la place de l'information, de la communication et des technologies numériques dans le monde d'aujourd'hui».

www.sfsic.org

- Les enjeux de l'information et de la communication

Les Enjeux de l'information et de la communication est la revue publiée par le Gresec, (Groupe de recherche sur les enjeux de la communication), laboratoire de l'université Stendhal-Grenoble 3.

www.u-grenoble3.fr/lesenjeux/

- Les cahiers de médiologie

«Les cahiers de médiologie» est une publication régulière. Elle se définit aussi comme un «livre». Le site de la revue propose, entre autres, les articles des Cahiers de médiologie du n° 2 au n° 15.

www.mediologie.org

Notes

- (1) La définition des SIC fait l'objet de débats constants entre chercheurs. Le Conseil National des Universités en France (voir <http://cnu71.online.fr/12-compe.html>) définit les SIC comme suit :
1. *Les études sur les notions d'information et de communication, sur les relations, sur la nature des phénomènes et des pratiques ainsi désignés, de même que les différentes approches scientifiques.*
 2. *L'étude dans les processus d'information et de communication, d'une part des productions, et des usages, d'autre part de la réception, de l'information et de la communication.*
 3. *L'étude des acteurs individuels, collectifs et institutionnels, de l'information et de la communication et des changements dont ils participent*
 4. *L'étude de l'information, de ses contenus, de ses enjeux, de ses traitements et de ses représentations.*
 5. *L'étude des systèmes de production et d'accès à l'information, documentaires ou non, informatisés ou non.*
 6. *L'étude des médias de communication sous leurs divers aspects.*
- (2) Ce texte est aussi le fruit des débats, discussions et réflexions avec les étudiants du cours « *Epistémologie des Sciences de l'information et de la communication* » que nous assurons dans le cadre du mastère « Sciences de l'information et de la communication » de l'IPSI.
- (3) Bernard Lamizet : « *Les lieux de la communication* », éd. Mardaga, Liège, 1992, page 7.
- (4) Bernard Miège, « *L'information et la communication, objets de connaissance* », De Boeck, INA, Paris, 2004, page 226.
- (5) Mohammed Talel : « *La communication dans le monde arabe, questions et approches* », Société Marocaine d'Impression et d'Édition, Rabat, 1993, page 13, voir la bibliographie en arabe.
- (6) Youssef ben Romdhane « *Lecture critique du concept de public dans les recherches sur la radio et la télévision*, voir bibliographie en arabe, page 163.
- (7) Abdelkader Ben Cheikh, Youssef Ben Romdhane, Fethi Houidi, Ridha Najar : « *Les recherches scientifiques dans les domaines de la radio et de la télévision dans le monde arabe* », voir bibliographie en arabe.
- (8) Larbi Chouikha : « *Ebauche d'une réflexion sur l'évolution des études et de la recherche relatives à l'état de l'information au Maghreb* », Revue Tunisienne de Communication, N°25, 1994,
- (9) Nicole Khouri : « *De la production des thèses sur le champ télévisuel en*

- Egypte (1976-1993) », Revue Naqd, N°8/9, Alger,
- (10) Mohammed Hamdane : « *Pour une école de recherche spécifique en sciences de l'information et de la communication* », éditorial du numéro 42 de la Revue Tunisienne de Communication, Juillet/décembre 2003.
- (11) Ce n'est qu'en 2003 que l'institut de Presse et des Sciences de l'information s'est doté de structures de recherche. Deux unités de recherches en communication publique et technologies de l'information et de la communication ont été en effet créées.
- (12) Les débats que connaissent de façon récurrente la presse arabe sur des émissions telles que « Star Academy » ou sur le rôle des programmes religieux animés par les nouveaux prédicateurs tel que Amrou Khaled illustrent cette représentation ambivalente des effets des médias.
- (13) Mohammed Hamdane : « *Pour une école de recherche spécifique en sciences de l'information et de la communication* », op. Cit.
- (14) Dominique Wolton : « Information et communication : les dix chantiers scientifiques, culturels et politiques » Hermès n° 38 « *Les sciences de l'information et de la communication. Savoirs et pouvoirs* », p177
- (15) Bernard Miège : « *L'information et la communication. Objets de connaissances* », op. Cit. Page 230. Voir aussi l'article « *Les apports à la recherche des sciences de l'information et de la communication* » publié par la Revue Réseaux n° 1000 (voir bibliographie).
- (16) Jacques Perrilault : « Le numérique, une question politique », « *Les sciences de l'information et de la communication. Savoirs et pouvoirs*, Hermès n° 38 page 183.
- (17) Bernard Miège : « *l'information et la communication, objet de connaissance* » op.cit. page 221
- (18) Dominique Wolton : « *Penser la communication* », coll. Champs, Flammarion, 1997, page 80.
- (19) Alex Mucchielli : « *La nouvelle communication* », éd. Armand Collin, Paris, 2000, page 33.
- (20) Bernard Miège : « *La pensée communicationnelle* », PUG, Grenoble, 1995.
- (21) Yves Winkin : « *Une anthropologie de la communication : de la théorie au terrain* », DeBoek université, Paris- Bruxelles, 1996, page 85
- (22) Youssef Ben Romdhane: « *Lecture critique du concept de public dans les recherches sur la radio et la télévision* », op.cit, page 164.

-
- (23) Daniel Bougnoux, « *Introduction au Sciences de la communication* ».éd.t la dicouverte, 2001, page 7.
- (24) Pierre Lévy : « La place de la médiologie dans le trivium », in Les cahiers de la médiologie, «pourquoi des médiologues» N° 6 page 50.
- (25) Selon Dominique Wolton, « *la communication est une question aussi importante pour les équilibres sociaux, culturels, politiques et économiques que la Santé, la défense, la recherche, l'éducation... le paradoxe est qu'en dépit de cette omniprésence il n'y a pas encore de prise de conscience de l'importance cardinale des problèmes théoriques de la communication* ». Dominique Wolton, « *Penser la communication* » op. cit. page 39
- (26) Bernard Miège : « *l'information et la communication, objets de connaissance* », op. cit., page 217.
- (27) Alex Mucchielli : « Les sciences de l'information et de la communication », éd. Hachette supérieur, 3ème édition, Paris, 2001, page 145
- (28) La revue belge « Recherches en communications » est publiée par le département COMU à l'université Louvain La Neuve. Voir le numéro « Un demi siecle d'études de la communication », N° 11, 199
- (29) Jules CRITTI : « *Les années 50 dans les recherches en communication* », «*recherches en communication* », N° 11 page 24.
- (30) Ibid, p 40 .
- (31) Robert Boure (sous la direction), « *Les origines des sciences de l'information et de la communication. Regard croisés* ». Ed. Septentrion, -Villeneuve d'Asq, 2002. Notons aussi pour illustrer par des exemples l'intérêt des bilans institutionnels, le rapport élaboré par Yves Stourdzé et Armand Mattelart « *Technologie, culture et communication* » et publié 1982, Paris, La Documentation française. Commandé par le ministre de la recherche et de l'industrie, ce rapport a été réalisé dans le cadre d'une mission interministérielle sur l'évolution de la recherche française dans les domaines des sciences sociales relatives à la technologie, la culture et la communication. Voir l'entretien avec Armand Mattelart par Thierry Lancien et Marie Thonon in MEI «Recherche et Communication » N° 14, L'harmattan, Paris, 2001, p. 11.
- (32) Robert Boure, Ibid, page 14. Trois contributions nous semblent intéresser la problématique que nous discutons ici :
- Robert Boure : « *Quelle histoire pour les sciences de l'information et de la communication ?* ».

– Jean Myerat et Bernard Miège : « *Le projet des Sic : de l'émergent à l'irréversible* »

– Jean-François Tétu : « *Les origines littéraires des sciences de l'information et de la communication* ».

(33) André AKOUN : « la communication démocratique et son destin », éd. PUF, Paris, 1994.

Dominique Wolton : « *Penser la communication* », op. Cit. Page

(34) Philippe Breton : « *L'utopie de la communication* », Edition la découverte, Paris, 1995.

(35) Erik Neveu : « *une société de communication* », éd. Montchretien, Paris, 1994, p 63

(36) Alex Mucchielli : « *la nouvelle communication* », op. Cit. Page 37.